

Avant-propos : un essai biographique

Cet homme qui a été appelé Harry Washington, on ne sait pas quels étaient ses vrais nom et prénom. On ne connaît pas sa date de naissance ni l'endroit où il est né. On ne sait pas non plus comment ni à quelle date exacte il est mort. De ce qui s'est passé entre sa naissance et sa mort, on connaît quelques grandes étapes, mais il y a beaucoup de lacunes. Des pans entiers de sa vie ne sont pas renseignés.

Dans les premières lignes de *Bartleby le scribe*, Melville prévient le lecteur : « je crois qu'il n'existe pas de matériaux qui permettraient une biographie complète et satisfaisante de cet homme ». Il ajoutait : « c'est une grande perte pour la littérature ». C'est également le cas de Harry Washington : les conditions des biographies classiques, qui sont beaucoup affaire de données et de détails, ne sont pas réunies... L'option d'une œuvre de fiction, une biographie romancée, aurait pu être envisagée. Je l'ai écartée parce que personnellement j'apprécie peu le mélange de genres entre histoire et roman. Mais la littérature existe hors de la fiction. Comme l'a bien exposé Norbert Elias dans sa *Société des individus* elle

peut mettre en œuvre un raisonnement anthropologique, historique, sociologique, mettre en perspective des faits, des tendances, par-dessus les lieux et les frontières, par-dessus les époques, en relation avec les mouvements intellectuels. Elle permet de rendre compte du réel, du passé, et d'en fournir des éléments de compréhension. C'est ce que j'ai cherché à faire dans la mesure du possible, sous une forme qui pourrait donc se définir comme un essai biographique.

Mon évocation de la trajectoire de Harry oscillera donc entre chronologie et approches thématiques. Rien de ce qui figure dans ce livre n'a été inventé. Je me suis gardé des fausses évidences, des soi-disant faits inventés au départ par un auteur pour combler les trous d'une narration, et qui prennent valeur de vérité simplement parce qu'ils sont recopiés de notice en notice sur des sites internet. Lorsque les données fiables et confirmées sont manquantes, ce sont les différentes hypothèses envisageables qui sont présentées. Le tout constitue ainsi un ouvrage qui dépasse le seul cas de Harry Washington et présente une vue d'ensemble sur certaines thématiques constitutives de ce que les historiens ont appelé Monde atlantique.

Les éléments précis que nous avons de la vie de celui que nous appellerons par commodité Harry tout au long de cet ouvrage sont issus de sources administratives ou de livres de comptes. La première trace que nous avons d'Harry est celle des inventaires et des registres de son propriétaire, George Washington, un des pères fondateurs de la Nation, selon l'expression consacrée, et premier président des États-Unis d'Amérique. Mais lorsque George Washington est devenu président en 1789, Harry, lui, n'était plus là : il s'était enfui. Nous y reviendrons.

Harry était vraisemblablement illettré à son arrivée en Amérique. Il est possible, voire probable, qu'il ait appris à lire et écrire plus tard, au sein de la communauté religieuse à laquelle il a probablement adhéré. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Harry n'a laissé aucune trace écrite dans son parcours de vie. Cette quasi-absence est, si l'on peut s'exprimer ainsi, significative : l'esclavage, c'est précisément la négation de l'individu.

Les esclaves ayant publié un livre issu de leur expérience sont rares. Les premiers ouvrages connus sont ceux de Ottobah Cugoano et de Olaudah Equiano. Les deux hommes avaient eu une histoire semblable – enlevés enfants en Afrique, vendus en Amérique, achetés par des Anglais, affranchis et convertis au christianisme. Ils étaient tous les deux installés à Londres, proches des milieux abolitionnistes, et se connaissaient. Ils ont publié presque simultanément. *Thoughts and Sentiments on the Evil and Wicked Traffic of the Slavery and Commerce of the Human Species*, de Cugoano, avait les ambitions d'un essai dénonçant la traite et l'esclavage ; il est sorti en 1787. *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano* s'apparentait à une autobiographie à proprement parler et a été publié en 1789. D'autres autobiographies ont été publiées plus tard par des auteurs nés en Amérique, notamment celle de Frederick Douglass (en 1845) et celle de William Wells Brown (en 1847), deux fugitifs qui auront ensuite une activité littéraire et journalistique.

L'ouvrage d'Olaudah Equiano a eu un impact important à sa sortie à Londres en plein milieu des débats sur l'abolition. Nous savons aujourd'hui, du fait des recherches d'un de ses biographes, Vincent Carretta, qu'Olaudah Equiano

était né vraisemblablement en Caroline du Sud. L'auteur (dont le nom d'état civil était Gustavus Vassa) aurait donc imaginé la partie africaine ainsi que celle de la traversée de l'Atlantique de son récit, probablement en compilant des narrations orales recueillies auprès d'autres esclaves et *a posteriori*. Cette information a suscité de vives polémiques. Beaucoup d'historiens avaient utilisé abondamment le récit d'Equiano dans leurs ouvrages et se trouvaient ainsi pris en porte-à-faux. Certains parmi eux ont contesté absolument la validité des documents apportés par Carretta, d'autres ont estimé que ce dernier aurait dû se taire pour sauvegarder le statut d'icône de la cause abolitionniste qu'était devenu Gustavus Vassa.

En l'absence de tout récit de Harry Washington lui-même, ce que les historiens connaissent de sa vie peut se résumer en quelques lignes.

L'homme a déclaré être né en Afrique sur une liste d'embarquement d'un navire bien après son arrivée sur le sol américain. Il a été enlevé vraisemblablement en Afrique de l'Ouest ou dans le golfe du Bénin, sans que cela puisse être précisé. Après la traversée de l'Atlantique dans les cales d'un navire négrier, il est possible qu'il ait été débarqué une première fois dans les Caraïbes. Il est arrivé en Amérique du Nord et a été vendu à un planteur américain des environs de la Chesapeake Bay, sans que l'on sache si c'était son premier propriétaire. George Washington l'a acheté à ce planteur en 1763.

Il apparaît sous le nom de Harry dans le registre de Mount Vernon, la propriété de la famille Washington. Harry s'est échappé une première fois et a été ramené après que son propriétaire a lancé un avis de recherche. En 1776, au début

de la guerre d'indépendance, il s'est enfui à nouveau, cette fois pour s'engager dans les troupes loyalistes : les Anglais avaient promis la liberté à tous les esclaves qui rejoindraient leurs rangs contre les insurgés américains.

C'est probablement à ce moment qu'il a pris, ou que lui a été donné, le nom de son propriétaire Washington, selon la pratique de l'époque. Harry a été intégré dans un corps non combattant nommé les *Black Pioneers* et a participé au siège de Charleston. Après la victoire des Américains, Harry a été évacué à New York dans un premier temps, puis en Nouvelle-Écosse en 1782 avec plus de trois mille Noirs, femmes, hommes et enfants. Ceux-là avaient eu la chance de se voir délivrer un précieux certificat de liberté conformément aux engagements pris par les Anglais. Beaucoup d'autres *Black Loyalists*, parmi ceux qui avaient pu survivre aux combats et aux épidémies, furent repris par les insurgés et pour la plupart renvoyés en esclavage.

Cette communauté de réfugiés en Nouvelle-Écosse a vécu difficilement dans un climat rude, confrontée à une administration britannique qui n'avait pas les moyens de tenir ses promesses, notamment en matière d'attribution de terres, et face à une population blanche hostile. Harry s'est alors porté volontaire comme beaucoup de ses compagnons pour partir s'installer en Sierra Leone comme fermier dans une colonie créée par une compagnie privée britannique. En 1792 ils sont ainsi plus de mille, femmes, hommes, et enfants, à partir pour l'Afrique sur une quinzaine de bateaux et vont fonder Free Town, la Ville libre.

Ces colons connurent là-bas aussi de grandes difficultés matérielles. Ils sont entrés rapidement en conflit avec l'administration britannique de la colonie, qui elle non

plus ne tenait pas ses engagements, en particulier sur la gouvernance de l'établissement et sur la propriété des sols. Finalement une révolte a éclaté en 1800. Un groupe de colons a essayé de renverser l'administration. Ce groupe, auquel Harry s'est joint, a été défait à la suite de l'arrivée inopinée de renforts britanniques, en l'espèce des supplétifs jamaïcains. Une trentaine d'insurgés furent arrêtés. Une cour martiale condamna deux d'entre eux à la pendaison, les autres à la confiscation de leurs biens et au bannissement de la colonie. Harry faisait partie des bannis. Il a été expulsé de Freetown et rien de ce qu'il lui est advenu par la suite n'est connu.

On sait que la traite transatlantique et l'esclavage ont tué ou broyé des millions d'individus. Au travers de cet ouvrage, je cherche à rendre hommage à la figure de l'esclave fugitif et à sa quête de liberté. Au vu des différents épisodes confirmés de sa vie, on peut dire que Harry était indiscutablement une force de caractère, un « homme debout », combattant pour ses droits et sa liberté avec un courage et un engagement hors du commun.

Le destin d'Harry dépasse sa seule individualité. Il pourrait être en effet l'incarnation type de ce que les historiens ont appelé le « Monde atlantique ». Comme dans une pièce de théâtre, un premier acte le voit en effet réduit en esclavage, transporté dans la cale d'un navire négrier, vendu, exploité. Un second acte le montre fugitif, transfuge, combattant contre le camp de ses anciens maîtres, gagnant ainsi sa liberté. Dans un troisième acte, – et c'est là le caractère exceptionnel de son histoire – il retransverse l'Atlantique, cette fois en homme libre, pouvant monter sur le pont quand bon lui semble. Selon toute vraisemblance, il a été converti

au christianisme. Il s'installe sur le sol africain, non sans que la création de la colonie n'entraîne des violences vis-à-vis des autochtones.

Avec ses compagnons, Harry a constitué ainsi une avant-garde à la création du Liberia et au *Back-To-Africa Movement* qui prendra plus tard une grande importance dans la communauté noire aux États-Unis, notamment avec la figure de Marcus Garvey et la Black Star Line. Il inaugure aussi le mouvement de christianisation du continent par des Africains eux-mêmes et le processus de créolisation de pays d'Afrique de l'Ouest.

J'ai écrit un livre sur l'histoire de la colonie de la Sierra Leone. Celle-ci a d'abord été créée sous le nom de *Province of Freedom*, pour des esclaves libérés vivant en Angleterre, avant d'être reprise par la *Sierra Leone Company* et d'accueillir ceux des *Black Loyalists* qui avaient réussi à se réfugier en Nouvelle-Écosse. Cet ouvrage m'avait laissé le sentiment de n'avoir pas complètement exploré le sujet, notamment dans ses dimensions culturelles de part et d'autre de l'océan. Puis des lecteurs m'ont contacté en me demandant des informations sur le personnage d'Harry, que j'avais évoqué sommairement dans le texte et par lequel ils avaient été touchés. Ceci m'a convaincu qu'il fallait d'une part rendre hommage de façon plus explicite aux destins exceptionnels de Harry et de ses compagnons, d'autre part essayer de rendre mieux compte de l'inscription de cet épisode dans le Monde atlantique.

Le présent livre s'ouvre sur un prologue qui place le récit dans son espace à la fois géographique et culturel avec la notion de Monde atlantique au XVIII^e siècle et deux de ses importantes figures que sont le bateau et le marin. Le prologue rappelle également le contexte historique

dans lequel se déroule l'action : les parcours de Harry et de ses compagnons sont exactement contemporains des Révolutions américaine et française.

La suite des événements est présentée de façon chronologique, divisée en douze séquences. J'aurais pu appeler « stations » lesdites séquences, tant elles font penser à un chemin de croix. Mais cela aurait pu prêter à confusion. Harry n'est nullement à mes yeux une figure christique. C'est un rebelle qui lutte pour sa liberté.

Les séquences se déclinent comme suit : 1) Enlevé, 2) Embarqué et transporté, 3) Débarqué et vendu, 4) Nommé, 5) Exploité, 6) Fugitif, 7) Engagé, 8) Libéré, 9) Réfugié, 10) Émigrant, 11) Colon et trahi, 12) Révolté et relégué.

En guise de conclusion, un épilogue revient dans un premier temps sur les parcours comparés de Harry et de George Washington, figure sacro-sainte pour les Américains, dont la personnalité paraît pourtant à l'examen ambiguë. Dans un second temps, il replace l'aventure africaine de Harry et de ses compagnons au sein de la colonie de Sierra Leone, dans la perspective de la colonisation du continent sur laquelle elle débouchera paradoxalement.

J'ai pris le parti de ne pas avoir recours aux notes de bas de page afin d'alléger la lecture. J'ai cherché à ce que l'absence de notes n'induisse pas une trop grande perte de rigueur dans le système de référencement. Toutes les références des ouvrages cités dans le texte sont regroupées à la fin de l'ouvrage dans la bibliographie sélective.

Les sources sont de natures différentes selon les parties du livre.

Le prologue et les premières séquences sont construits sur la base de travaux d'historiens et de témoignages. Peu de sujets

ont donné lieu à autant de littérature que celui de la traite, du commerce transatlantique et de l'esclavage. Il existe une quantité énorme d'ouvrages. Pour le seul sujet du commerce atlantique, l'historien Herbert S. Klein propose en annexe de son livre de synthèse, *The Atlantic Slave Trade*, un essai de bibliographie qui ne fait pas moins de treize pages. Pour ce qui est des témoignages, outre le récit équivoque d'Equiano qui vient d'être évoqué, on dispose surtout de ceux de capitaines de bateaux ou de quelques passagers ayant embarqué sur des bateaux de traite pour la traversée Afrique-Amérique. On dispose aussi de témoignages de voyageurs ayant pénétré dans les terres africaines au-delà de la côte et qui ont rapporté ce qu'ils avaient vu ou compris du processus de collecte, de rassemblement et d'acheminement des captifs vers les points d'embarquement où ils étaient vendus aux intermédiaires ou, plus rarement, directement aux capitaines des navires.

Pour les séquences suivantes, les sources administratives disponibles sont peu nombreuses, mais utiles, car elles fournissent des éléments factuels et des repères de dates. Les archives de Mount Vernon fournissent un éclairage précieux quoiqu'assez succinct sur les conditions de vie des esclaves de George Washington. Harry et ses compagnons sont répertoriés dans les registres d'évacuation des Noirs loyalistes vers la Nouvelle-Écosse, le *Book of Negroes* britannique et son équivalent américain, l'*Inspection Roll of Negroes*. L'original du *Book of Negroes* est conservé aux National Archives de Kew à Londres. Une version numérisée de ce document est disponible au *Black Loyalist Heritage Centre* du Nova Scotia Museum au Canada. L'original de l'*Inspection Roll of Negroes* est conservé aux National Archives of the United States à Washington DC.

La bibliographie sur l'environnement historique et social des différentes étapes de la vie d'Harry en Amérique et en Nouvelle-Écosse est relativement bien fournie. Les services documentaires des musées comme le George Washington's Mount Vernon, le American Revolution Museum at Yorktown, le Black Loyalist Heritage Center de Shelburne en Nouvelle-Écosse sont des bonnes sources de documentation.

Les archives de la Compagnie de la Sierra Leone fournissent des données et des informations pas toujours objectives sur les événements qu'a connus la colonie. Quelques personnalités européennes qui ont connu ces premières années de la colonie ont laissé des journaux et des correspondances utiles. Il faut citer en premier lieu Anna Maria Falconbridge, dont le journal des deux voyages qu'elle a réalisés avec son mari Alexander, qui travaillait pour la Compagnie, est une source précieuse. Elle y manifeste un humour parfois caustique et elle offre un regard extérieur qui diffère sensiblement de la version officielle des administrateurs de la colonie. Le journal d'un de ces administrateurs, Zachary Macaulay, fournit un contrepoint parfois utile.

Dans les dernières décennies, un certain nombre d'historiens américains ou canadiens ont cherché à reconstituer des parcours d'esclaves libérés partis de Nouvelle-Écosse pour l'aventure de la colonie de Sierra Leone. Citons en premier lieu Cassandra Pybus (sur Harry Washington), puis Gary Nash (sur Thomas Peters) et Kevin Lowther (sur John Kizell). Un colon, le pasteur méthodiste missionnaire et maître d'école Boston King a écrit son autobiographie. Une biographie de Boston King a été publiée récemment par Carmelita Robertson et Ruth Holmes Whitehead avec le soutien du Nova Scotia Museum. Signalons également le

roman de Lawrence Hill, *Someone Knows my Name*, dont l'héroïne est inspirée d'un personnage d'esclave fugitif ayant réellement existé (Marie Perth). Je reviens sur ces figures de colons dans le corps du texte.

Par ailleurs je dispose de mon côté d'un fonds documentaire substantiel, ayant déjà écrit un livre sur la création de la Sierra Leone mentionné plus haut et auparavant un autre sur le Liberia, pays également indissociable du mouvement de retour des ex-esclaves américains vers l'Afrique. Ce fonds documentaire comprend les livres que des historiens ont consacrés à ces deux pays, et de façon plus générale des ouvrages ou documents portant sur des thématiques comme l'esclavage dans les Amériques et dans l'Afrique précoloniale, les campagnes abolitionnistes, la traite atlantique, la colonisation et le partage de l'Afrique, le Monde atlantique. Une partie seulement en a été mobilisée ici.

Richard Holmes, auteur de nombreuses biographies, estime dans son essai *A Quest for the Real Coleridge* qu'un biographe sérieux devrait physiquement suivre son sujet dans le passé. Les archives ne suffisent pas, écrit-il. Il faut aller dans tous les endroits où son personnage a vécu, travaillé ou voyagé. Pas seulement l'endroit de naissance ou celui d'une plaque commémorative, mais aussi ses installations provisoires, ses lieux de passage. Il doit s'imprégner aussi intelligemment que possible de la géographie et des atmosphères de ces lieux, à la recherche d'indices sur l'influence qu'ils ont pu avoir sur l'existence immédiate ou secrète de son sujet. Il ajoute que c'était à cette condition que le biographe pouvait valablement recourir à l'empathie vis-à-vis de son personnage. C'est ce que j'ai cherché à faire dans la mesure du possible pour les différents épisodes du parcours d'Harry.

En ce qui concerne les épisodes africains de ce parcours, j'ai la chance d'avoir sillonné l'ensemble du continent africain durant ma vie professionnelle. Je suis allé en Sierra Leone dans les années qui précédaient la guerre civile, c'est-à-dire bien avant d'avoir commencé à écrire sur ce pays. J'ai été familier de son insertion dans les problématiques régionales, notamment celles de l'Union du fleuve Mano, qui regroupe la Guinée, la Sierra Leone, le Liberia et la Côte d'Ivoire. Je me suis rendu dans chacun de ces pays, le plus souvent à plusieurs reprises, ainsi que dans l'ensemble des pays mentionnés dans le texte, et dans d'autres encore. Pour en rester à la problématique du commerce atlantique des esclaves, depuis le Sénégal jusqu'à l'Angola, je me suis rendu en plusieurs décennies dans beaucoup des établissements subsistants de la traite, dont certains ont été restaurés et transformés en musées, tandis que d'autres sont restés en ruines, et ce ne sont pas les moins émouvants.

En ce qui concerne la traversée de l'Atlantique, il se trouve que j'ai moi-même fait une telle expérience, sur un petit voilier. Les conditions de ce voyage et celles que connaissaient les captifs enfermés et entassés dans les cales des navires négriers sans savoir où ils allaient et dans l'angoisse de l'avenir ne sont évidemment en rien comparables. Cependant ma traversée n'a pas été sans influencer plusieurs parties du texte. Son impact le plus immédiat aura été de me faire vivre l'épreuve du roulis continu du bateau sous les alizés. Ce mouvement violent et lancinant dont Patrick Chamoiseau dit qu'il est resté gravé dans la mémoire collective des esclaves et de leurs descendants, avec « le goût de la mer sur les lèvres », et qu'il a qualifié de « roulis primordial ».

Enfin, en ce qui concerne la partie américaine de la vie de Harry, j'ai profité d'un séjour de plusieurs années

à Washington pour en parcourir toutes les étapes. De la capitale fédérale, il est aisé d'aller à Alexandria, où Harry a potentiellement été débarqué et vendu à son premier propriétaire. Il est aisé aussi de se rendre Mount Vernon, l'ancienne propriété de George Washington devenu site historique national, où il y a un centre de documentation et un musée ; on visite, avec des cohortes d'écoliers débarquant par autobus à flux continu, les quartiers des esclaves où Harry a dû être logé. La propriété surplombe la baie du Potomac où a mouillé un jour de 1776 le bâtiment de la Royale anglaise sur lequel des esclaves fugitifs, dont possiblement Harry, ont trouvé refuge pendant la nuit. Un peu plus au sud, à l'entrée de la Chesapeake Bay, j'ai pu marcher dans les champs de la bataille de Yorktown à laquelle Harry a probablement participé.

Depuis New York, où Harry a servi dans les *Black Pioneers*, j'ai traversé en voiture l'État du Maine en suivant la côte. Celle qu'Harry lui-même a longée à bord de *L'abondance*, qui l'évacuait de New York avec plus de deux cents ex-esclaves fugitifs désormais dotés de leur certificat de liberté. Une fois passée la frontière avec le Canada, j'ai poursuivi jusqu'en Nouvelle-Écosse. Je suis allé à la baie de Shelburne, où ont été débarqués Harry et ses compagnons. J'ai vu les principaux sites où les réfugiés noirs ont tenté de survivre dans des abris précaires pendant les premières années : Annapolis, Annapolis Royal, Digby, Birchtown, Shelburne, et Saint John (qui se trouve dans l'actuel New Brunswick). C'est à Birchtown que se trouvent le musée et le centre de documentation du *Black Loyalist Heritage Center*. J'ai poursuivi enfin jusqu'à Halifax, d'où a appareillé en 1792 la flotte des quinze navires amenant Harry et les colons vers la Sierra Leone.

Au bout du compte je peux dire que j'ai suivi au plus près les recommandations de Richard Holmes, et cela pour le plus grand bénéfice de ce travail... L'empathie que j'éprouvais à l'origine pour le personnage de Harry en a été indiscutablement renforcée. Cela ne suffit pas hélas à combler les lacunes de documentation et de témoignages directs. Cela ne permet pas non plus d'effacer les distorsions de perception induites par le décalage dans le temps, phénomène inhérent à tout récit situé dans l'histoire.

À ce sujet, et pour conclure, il peut être opportun d'insister sur le fait que l'histoire racontée ici se passe au même moment que les Révolutions américaine et française qui ont bouleversé l'histoire occidentale en général et celle du Monde atlantique en particulier. L'enjeu central de cette fin du XVIII^e siècle, le même que celui de l'ensemble de la vie de Harry, c'était la liberté.